

Bouli Lanners : « Le challenge, aller chercher le public »

CINÉMA A quoi servent les Magritte ? Débat entre Bouli Lanners et Patrick Quinet autour de la Cérémonie qui se déroulera ce samedi

- ▶ Le cinéaste de « Les premiers les derniers » estime que la cour de récré est trop petite pour avoir une compétition.
- ▶ Le co-Président de l'Académie André Delvaux défend l'idée du show, du glamour et des paillettes.
- ▶ Mais tous deux soutiennent l'initiative d'une fête du cinéma belge.

DÉBAT

Bouli Lanners n'a aucune frustration envers les Magritte. En 2012, avec *Les géants*, il raflait cinq Magritte dont celui du meilleur film et du meilleur réalisateur. L'année suivante, il repartait avec la Magritte du meilleur second rôle pour *De rouille et d'os*. Et cette année, il arrive en tête avec huit nominations dont celle de meilleur film, meilleur réalisateur et meilleur acteur avec *Les premiers les derniers*. C'est pour cette raison qu'il nous a paru intéressant de confronter son « malaise » par rapport à la cérémonie telle qu'elle existe aujourd'hui à Patrick Quinet, co-Président de l'Académie André Delvaux. Le but n'étant pas pour Bouli Lanners de tirer à boulets rouges sur cette grande fête du cinéma belge, mais bien de s'exprimer en toute liberté et dans un esprit de dialogue. Patrick Quinet a tout de suite répondu présent pour cet échange d'idées. Et c'est dans une énergie positive et une bonne humeur non feinte qu'ils se sont retrouvés autour d'une table au Soir pour débattre des Magritte.

Bouli Lanners : Je ne suis pas contre les Magritte, c'est essentiel pour moi de le dire. Ça nous a été bénéfique. Il fallait marquer les choses par une fête qui fédère le cinéma belge. Donc l'initiative des Magritte doit continuer. Mais après sept ans, c'est peut-être le moment de faire le bilan et de voir comment les choses fonctionnent, voir ce que cela nous apporte et ne nous apporte pas.

Patrick Quinet : Oui, les Magritte ont été créés pour fédérer la profession autour du cinéma, mais le but était aussi de communiquer auprès du public. Cela sert aussi à créer des vocations et réveiller des talents qui

s'ignorent. Les Magritte sont un des éléments de communication sur le cinéma. Dans ce sens-là, on a réussi à intéresser les gens, cela ne veut pas dire qu'ils vont plus voir les films, mais le public a la perception d'un cinéma belge, il commence à connaître le nom des réalisateurs, des comédiens, des titres des films. Dans les sondages faits autour des Magritte, on découvre qu'on a une notoriété de près de 80 %.

B. L. : Mais force est de constater que chaque année, les Magritte créent des débats inutiles à contre-emploi de ce que voudrait l'Académie. Sa manière de fonctionner aujourd'hui prête le flanc à ceux que j'appelle les fossoyeurs du cinéma belge. J'ai entendu des choses absolument idiotes à la radio comme quoi les cinq films nommés ne faisaient même pas 5.000 entrées. C'est faux ! Et on ne remet pas les Magritte par rapport au nombre d'entrées comme on ne remet pas les César et les Oscars par rapport au nombre d'entrées. On qualifie un film ! Le prendre par ce biais-là, c'est donner une image du film belge qui ne marche pas et que le public dénigre. Or, la carrière d'un film n'est pas liée qu'à sa sortie belge. Les premiers les derniers, qui a fait près de 15.000 entrées en Belgique et plus de 100.000 en France, a été vendu dans une trentaine des pays et l'Économie du couple, qui a fait plus de 16.000 entrées en Belgique et près de 200.000 en France, a été acheté dans 16 pays. Le dernier film de Jarmusch, qui est magnifique, n'atteint pas les 30.000 entrées chez nous !

P. Q. : Tu as raison. Nos films ont une capacité à l'exportation largement supérieure aux films français. Oui, on a un déficit de spectateurs sur notre territoire, mais on a des cinéastes qui rencontrent un public à l'international. On peut être fier de ça. En Flandre, les films qui font le plus d'entrées ne s'exportent pas du tout.

B. L. : Autre idiotie entendue à la radio : dire que les Magritte ne sont pas représentatifs de ce que veut le public. On ne peut pas casser les Magritte sans dire que tous les prix fonctionnent comme ça. Il faut expliquer que les Oscars, c'est bien pire que ça. Exemple : on me téléphone il y a six mois pour me dire que Les premiers les derniers sera le film qui représentera la Belgique aux Oscars et on me demande quel est mon plan d'attaque pour la pré-sélection.

Moi, je fais la politique de l'absence et du manque. Du coup, comme je ne voulais pas participer à ce lobbying, j'ai été blacklisted au profit de D'Ardenne. Car Robin Pront a un plan et l'envie de travailler aux États-Unis. Moi pas. Mais ce n'est pas normal. On ne favorise pas un film, mais le mec qui a le meilleur plan de lobbying. Il ne faudrait qu'on tombe là-dedans avec nos trucs de compétition car tout le monde à sa petite échelle, dans les Magritte, fait du lobbying pour ses potes. Ce n'est pas bien. On ne peut rentrer philosophiquement dans cette logique-là !

P. Q. : Le lobbying aux Magritte, il est petit et gentil.

B. L. : Oui, mais c'est parce que c'est entre nous. Petite cour de récré !

P. Q. : Ne penses-tu pas que la compétition permet de se dépasser, d'aller plus loin, de devenir plus fort et meilleur ?

B. L. : Mon vrai challenge n'est pas la compétition. Évidemment, ça fait du bien. Je n'ai jamais regretté d'avoir reçu des prix, d'être nommé huit fois cette année et si je reçois un Magritte, je serai très content. Mais ce qui me fait me surpasser, c'est d'essayer d'aller chercher le public. Mon challenge est là !

Il faut expliquer aux gens que les Oscars, ce n'est que du lobbying intensif. C'est comme une campagne électorale. C'est un truc de stratégie. Ce n'est pas du tout représentatif. Ni les Bafta, ni les César... Donc les Magritte s'inscrivent dans la lignée de quelque chose qui existe.

Mon malaise par rapport aux Magritte est d'ordre philosophique, il vient de la compétition. On est dans une société où tout est en compétition, état relayé par la télé avec des émissions comme « The Voice », le meilleur cuisinier, le meilleur peintre, le meilleur pâtissier... Le sport, c'est normal. Quand on fait un 110 mètres haies, c'est pour battre l'autre. Le postulat est clair. Dans le cinéma, la

compétition, ça fonctionne sur des territoires énormes comme les États-Unis mais chez nous, la cour de récré est trop petite. Ce qui fait que dans cette compétition, c'est toujours un peu les mêmes qui reviennent. Du coup, ça discrédite le volume de ce qu'on produit. Et cela donne une image consanguine du cinéma belge francophone, ce qu'il n'a pas en réalité. Le fait qu'il y ait « The winner is... »

implique « The losers are... » et cela se fait publiquement avec la tête en gros plan à la télé où la caméra scrute si tu vas être content ou déçu. Et ça permet à la diva de la critique belge de relancer ses piques sur notre cinéma dans un débat qui n'a pas lieu d'être. Donc, résultat in fine, cela va à l'encontre de la volonté de départ de fédérer. On n'a pas besoin de perdants. On ne doit avoir que des « winners » !

P. Q. : Mais c'est du jeu ! C'est une vitrine. Et cette émotion des candidats juste avant le résultat fait partie de cela. En plus, on ne dit pas « le gagnant est... » mais « Le Magritte est décerné à... ».

B. L. : Non, pour moi, ce n'est pas un jeu car les enjeux sont différents d'un jeu. Je ne parle pas pour moi car je suis le roi du pétrole en Wallonie. Je fais ce que je veux. Mais je trouve que cette cérémonie ne donne pas une super-image de nous. Et dans l'inconscient culturel, cela reste « the winner is... » !

P. Q. : Les Magritte arrivent

après la carrière du film. On n'est pas en train de dire : « Voilà le meilleur film à aller voir. » On a réussi à s'imposer dans l'esprit des gens. Le fait que ce soit une compétition ou pas n'a pas beaucoup d'impact auprès du public car les films ne font pas l'objet d'une sortie post-Magritte.

B. L. : Où est l'impact alors ?

P. Q. : C'est de dire qu'il y a du cinéma belge et de la diversité dans notre cinéma. Les 25 films répartis dans les différentes catégories prouvent la richesse de notre production. Et ça, c'est hyper-positif pour le cinéma belge de manière globale. Je ne vois pas l'aspect individuel des films. En amont de la cérémonie et pendant, il y a un énorme travail qui se fait au bénéfice du cinéma belge. L'aspect compétitif peut être dérangeant pour nous, les professionnels, pas pour le grand public. Ceci dit, les techniciens, ces gens de cette cérémonie car c'est une marque de reconnaissance de leur travail et une mise en lumière même pour l'international.

B. L. : Regarde cette année, les frères Dardenne ne sont nommés nulle part. Ça crée un malaise. Ça ne me fait pas très plaisir. Si on avait remis un prix à un film, il n'y aura pas cette polémique. Ça me rappelle

une BD d'Astérix où tout à coup, ils décident dans le village de faire des élections. Tout le monde se porte candidat et tout

le monde commence à se tirer dans les pattes, ce qui n'existait pas avant. Moi, ce qui me gêne, c'est d'être en compétition chaque année avec mes potes. C'est de recevoir de manière incessante des mails de producteurs disant « votez pour moi », d'avoir de trucs de copinage et de voir des petites jalousies qui se créent. Donc au lieu de se fédérer, j'ai l'impression qu'on est en train de se diviser.

P. Q. : Si on arrive à passer outre ce petit aspect compétition entre nous, on peut quand même se dire que le pari est gagné car la communication sur le cinéma belge existe vraiment.

B. L. : Le point de vue philosophique personnel sur ce malaise face à la compétition est l'amorce de ce débat. Je ne suis pas le seul à penser cela. Pour moi, la compétition ne donne justement pas une image de grande diversité du cinéma belge parce que ce sont toujours les mêmes qui sont nominés. On donne l'image de gens qui se donnent des prix à eux-mêmes. Et je le dis sans aucune aigreur

puisque je suis un sur-sur-nominé ! C'est donc d'autant plus important que j'aille au front par rapport à ça.

P. Q. : N'oublie pas que les Magritte fonctionnent en totale démocratie. Il y a plus de 850 membres venant d'horizons différents liés au cinéma. Le fait qu'ils votent souvent pour les mêmes ou, cette année, ont exclu les frères Dardenne, cela veut-il dire que la démocratie ne fonctionne pas, que ce sont tous des crétins ou des gens qui n'agissent que par l'affect ?

B. L. : Je suis très content qu'on vote pour moi mais je sais aussi que j'ai un capital sympathie qui m'aide.

P. Q. : Je ne le vois pas comme ça ! Ton film est un très bon film et les gens l'ont reconnu. De la même manière, il y a deux ans, il y eut un vrai plébiscite pour les frères. Ils ont tout raflé parce que les membres dans un vote démocratique ont estimé que Deux jours, une nuit était le meilleur film. Alors dire qu'aujourd'hui, ils n'y sont pas à cause d'une réaction anti-Dardenne, je n'y crois pas.

B. L. : Moi, je ne suis pas membre de l'Académie André

Delvaux car je ne veux pas voter pour moi, ni pour les autres.

P. Q. : Justement, voilà ce qui est dommage ! La plupart des réalisateurs et des comédiens ne votent pas ou ne sont pas membres de l'Académie. Ce qui est énervant !

B. L. : Je ne peux pas envoyer des mails à mes potes pour dire « votez pour moi », c'est nul ! Je me demande d'ailleurs s'il faut appliquer le principe de démocratie pour les Magritte ?! Je n'en suis pas sûr du tout. Pourquoi ne pas avoir un comité des sages, renouvelable tous les X années, et regroupant des producteurs, réalisateurs, exploitants, comédiens, techniciens, journalistes, gens du public... Un peu comme le comité qui désigne le film qui représentera la Belgique aux Oscars. Pourquoi ne pas faire quelque chose de différent, sans compétition ? Remettre un prix à un film, un comédien, une comédienne mais sans une longue cérémonie qui est en décalage avec la réalité des gens de la profession. Moi, j'aimerais redonner une image moins consanguine du cinéma belge.

P. Q. : Moins consanguine ? Sur les cinq films nominés, tu

as trois premiers films ! Ça veut dire qu'il y a du renouvellement.

B. L. : Non, c'est dingue ça car ça veut dire qu'il y a très peu de films puisque dans les cinq nominés pour le meilleur film, il y a trois premiers films !

P. Q. : En moyenne par an, on produit 17 films. Là, il y avait huit premiers films. Ce sont les meilleurs qui sont retenus. On a décidé qu'un premier film pouvait se retrouver aussi en catégorie meilleur film. Et qu'importe qui gagne mais l'Académie met ainsi en lumière ces nouveaux aux yeux du grand public.

B. L. : C'est exactement la même chose en Flandre !

P. Q. : Je suis d'accord.

B. L. : Mon grand regret est que le cinéma ne soit pas fédéré au niveau national. D'autant plus qu'il y a des ponts entre nous. J'ai passé la soirée hier avec Wim Willaert. Je vais aux Prix Lumière avec Félix Van Groeningen. Le VAF (Fonds audiovisuel de Flandre, NDLR) a toujours été coproducteur de mes films. Donc c'est dommage... ■

Propos recueillis par
FABIENNE BRADFER

Bouli Lanners

Né à Moresnet-Chapelle en 1965, élève à l'Académie royale des beaux-arts de Liège, Bouli Lanners enchaîne les petits boulots tout en se consacrant à sa passion, la peinture. Régisseur pour les Snuls, ceux-ci l'emploient occasionnellement comme acteur et peu à peu en font un personnage récurrent. En 1999, il réalise son premier court « Travelinckx ». Deux ans plus tard, son court « Muno » est sélectionné à Cannes, à la Quinzaine des réalisateurs. En 2005, son premier long-métrage « Ultranova » est primé au Festival de Berlin. Parallèlement, il se fait remarquer comme acteur (« Sans queue ni tête », « De rouille et d'os », « Astérix et Obélix au service de sa majesté », « Lulu femme nue », « Tous les chats sont gris »...). Acteur, scénariste, réalisateur, il donne aussi des cours à l'Insas.

Patrick Quinet

« Le show, c'est porteur »

P. Q. : On en a parlé dès le début. Les Ensor (prix du cinéma flamand) n'existaient pas encore et les Prix Plateau étaient morts. On a offert aux Flamands la possibilité de construire ensemble quelque chose. Trois réponses nous ont été données. La première fut : A quoi sert ce genre de cérémonie ? Car si c'est pour communiquer auprès du public, le public flamand n'est pas le public francophone, donc notre stratégie de communication n'est pas la même. Deuxième chose : Comme nos publics sont différents, on va se retrouver dans une cérémonie qui racontera encore moins de choses au public puisqu'on aura des films flamands jamais sortis du côté francophone et des films francophones jamais sortis en Flandre. Et troisième chose : A-t-on envie d'un show à la Miss Belgique avec un présentateur disant trois phrases en flamand puis trois phrases en

français, etc. Est-ce porteur pour ramener du public ? Ces questions ont été posées et les Flamands ont dit « on ne veut pas ». On a rebondi là-dessus en essayant de chercher un côté constructif et l'effet positif : on a deux cérémonies pour parler du cinéma belge : les Ensor côté flamand et les Magritte côté francophone.

B. L. : Moi, j'ai reçu un Ensor pour Les premiers les derniers et personne n'en a parlé ! Soit. A propos de la communication, je pense que le public ne regarde pas la cérémonie des Magritte. Ce n'est pas la cérémonie qui fait l'événement, c'est la presse. Donc qu'on fasse une cérémonie longue ou courte, avec des prix flamands et francophones, avec ou pas une compétition, on s'en fout puisque la communication, c'est autour et après. A part les gens dans la salle, cette cérémonie ne sert à personne. Personne ne s'excite sur le fait de regarder la cérémonie à la télé. Même ma mère, quand elle sait que je vais y aller, ne la regarde pas car à un moment donné, elle décroche car elle ne connaît personne et ça ne lui raconte rien !

P. Q. : Effectivement, la communication est plus large que la soirée des Magritte. Mais on constate que la dernière édition a été largement plus suivie que les éditions précédentes. Je pense que cela va aller en croissant. On est dans une réflexion pour pouvoir amener la cérémonie sur une chaîne de plus large audience tout en gardant Be TV comme partenaire évidemment. Sans eux, on n'aurait jamais pu aboutir notre projet. Concernant la cérémonie, si on part dans l'idée de quelque chose de plus convivial avec une bonne bouffe,

B. L. : Mais regarde ce que de-

vient le monde politique. Il creuse de plus en plus un fossé entre le citoyen et lui. Il y a un décrochage complet. Il y a un peu de ça avec cette cérémonie des Magritte. Quand on voit une comédienne habillée et coiffée par un grand styliste, arrivant ridicule sur la scène et qui se plaint de ses conditions de chômage, ma mère ne pige pas ! Cela ne reflète pas la réalité de notre cinéma. Ce n'est pas nous mettre en scène un peu comme

ailleurs mais à l'échelle wallonne qui va tout à coup donner l'envie au public de venir voir nos films. Je n'y crois pas du tout.

P. Q. : D'accord, mais je ne crois pas que la petite soirée boulettes-frites-compote va plus amener le public dans les salles.

B. L. : On peut trouver quelque chose qui se situe entre les deux...

P. Q. : Le fait d'inscrire notre cinéma comme étant aussi du show, du glamour, des paillettes, c'est porteur.

B. L. : Pas chez nous !

P. Q. : Si. Ne pas y croire est un manque de fierté sur ce qu'on est capable de faire. Il ne faut pas jouer que sur l'apparence mais on peut être fier de ce qu'on fait et ce n'est pas parce que je suis belge que je n'ai pas envie une fois par an de m'habiller en smoking pour aller à une soirée sympa un peu paillettes. Le reste de ma vie n'est pas comme ça.

B. L. : Moi, je suis fier de ce que je fais. Je suis fier de faire partie de cette famille de cinéma. On a tous commencé plus ou moins en même temps. On a vécu une époque magnifique. C'était le Far-West. Les frères, Jaco, C'est arrivé près de chez vous nous ont ouvert une voie et on a tous suivi le sillon. On leur doit ça. On a vécu ainsi l'émergence de quelque chose de formidable. Et on est toujours là-dedans. J'en suis très fier. J'ai un public. Je

l'aime et lui m'aime aussi. Mais ça ne passe pas par un truc de strass et paillettes. Quand je vais là-dedans (à la soirée des Magritte), je me déconnecte de mon public. Quand je vais à Cannes, au repas des révélations César, au Festival de Cabourg, à la remise des Prix Lumière, je suis en costard. Et quand je suis chez nous, penses-tu que je vais arriver habillé comme un bourrin ?! Je veux juste dégonfler le côté strass-paillettes. Pour nos films, il faut se bouger, faire des avant-premières, créer l'événement, aller dans les petits lieux où il y a encore des salles.

P. Q. : A l'époque de Rosetta, le cinéma Arenberg qui allait programmer le film voulait éviter de jouer la carte « paillettes » et ce sont les frères qui l'ont demandée. Ce n'est pas parce qu'on fait des sujets graves, sociaux qu'on ne peut pas communiquer au travers du glamour et des paillettes.

B. L. : Ce n'est pas la même chose. Et c'est normal, ils revenaient avec une Palme d'or ! Ils avaient été en compétition avec le reste du monde. Chez nous, on est dans une cour trop petite que pour faire les mêmes règles. Il faut en trouver d'autres.

P. Q. : Il va falloir réfléchir... Mais il ne faut pas oublier qu'entre les rêves et les impératifs du terrain, il y a une réalité qui s'impose. Et j'aime l'idée de la démocratie comme elle existe au sein de l'Académie.

B. L. : Voyons-nous à plusieurs, on aura plusieurs points de vue.

P. Q. : Il faut faire attention de trouver la bonne formule qui n'amène pas, parce qu'on veut jouer trop petit, à nous enfermer dans une petite classe. Et un comité des sages, ça fait quand même despotisme éclairé.

B. L. : Gardons la démocratie et votons directement pour un film. Un tour. ■

Propos recueillis par
F.B.